

ROMAN

J'ai mille ans...

Jean-Marie
Quéméner

J'ai mille ans...

DU MÊME AUTEUR

Romans

La République des Pirates. À frères et à sang, Plon, 2019 ;
Pocket, 2020.

L'Écume des lames, Plon, 2020 ; Pocket, 2021.

Le Vent des soupirs, Plon, 2021 ; Pocket, 2022.

Sombre Éclat, Plon, 2022.

Essais

Bachar el-Assad. En lettres de sang, Plon, 2017.

Liban, la guerre sans fin, Plon, 2017.

Jean-Marie Quéméner

J'ai mille ans...

roman



© Éditions Récamier, un département de Place des Éditeurs, 2023
92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.lisez.com

Mise en pages : Graphic Hainaut
Dépôt légal : août 2023
ISBN : 978-2-38577-003-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La Maison rose

Je viens de naître.

J'ai mille ans.

L'air étouffe, la moiteur comprime. J'apprends à respirer, bien sûr, à ouvrir et fermer les mains aussi. Je sais que les bébés s'agrippent à n'importe quoi pour tenter de rattraper leur confort amniotique et fœtal.

J'ai mille ans et il manque encore.

Je suis née dans une maison entourée de murs aux fleurs naïves sculptées sur une façade pastel, un héritage païen, nubien, au pays arabe des hommes noirs. Quelques briques mal ajustées ont perdu leur enduit et font bayer la maçonnerie aux corneilles. *Beit warde*, la «Maison rose», se trouve en bas de la colline.

Plus haut, c'est Karkar. Un nom de rocailles pour un rêve déchu. Un village d'hommes. On ne trouve que des mâles là-haut, les femmes n'ont pas droit de cité chez les orpailleurs ni dans leur domaine. Conscients du danger, de tous les dangers, ces messieurs ont décidé d'écarter l'irréremédiable, le pire de tous. Ou de ne plus aimer. Ils tiennent les dames à distance.

Ils vivent dans une odeur de pisse, de sueur et d'arsenic, dans le ronronnement agaçant des vieilles machines à tamiser, leurs engrenages à l'agonie. La rouille vient gripper les manivelles et écorcher les mains. Les armes en bandoulière, à la ceinture, dans un sac... Partout, visibles... ou invisibles et, dans ce cas, induites et soupçonnées. Les regards aux aguets. Les doigts crispés, les phalanges bloquées, comme pour anticiper le moment où il faudra tirer ou fermer le poing. Et ce petit sourire résilient : ici, si tu es en vie, c'est que tu as déjà vaincu, mais que tu peux l'être. Se lever le matin, c'est déjà cracher au ciel. Ils évoluent, farouches et jaloux, enfermés dans une liberté qui ne leur appartient pas vraiment, pas complètement, au beau milieu d'un bric-à-brac de tout et n'importe quoi, très encombrant : des bouteilles d'eau aux cigarettes, du lait en poudre aux tuyaux en plastique, des fûts d'essence aux médicaments... Les échoppes sont protégées par des grilles, souvent plus solides et mieux plantées que les boutiques elles-mêmes, devantures en acier forgé mais murs en palettes. Les voleurs se défient des voleurs. L'on trouve quelques hommes braves, parfois quelques braves hommes.

La contrebande comme raison de survivre, l'or comme une drogue, une poussière d'ange pour déshérités à la poursuite d'une richesse inaccessible, un manque impossible à sevrer. Ici comme ailleurs, on court derrière des espoirs crevés comme autant de poulets sans tête, en plus désordonnés mais infiniment plus déterminés. Chacun son histoire, ses meurtrissures, ses crevasses de frustration... À Karkar on leur échappe en les laissant se fondre dans le creuset d'une vie sans passé ni avenir.

L'illusion de la tendresse, elle, est à vendre en contrebass, chez moi. Pas l'amour. Lui ne compte pour rien. Il ne rapporte pas. Il coûte. Mauvaise affaire.

Je n'ouvre pas encore les yeux, mais je ferme déjà mon cœur. La poudre aurifère cristallise les sentiments. L'âge d'or est de fer et de pierre. Rien de très nouveau, seulement la très ancienne alchimie humaine : une pincée de misère, une pleine poignée d'hommes et le goutte-à-goutte de la solitude transforment les lingots jaunes en plomb et l'homme en animal.

Je sais. J'ai mille ans.

Notre demeure, elle, vit encore aux temps des velours poisseux, des miroirs maculés de taches de vieillesse, honteux sans doute d'avoir trop réfléchi, et des coussins avachis pour avoir tant accueilli. La pénombre qui y règne gomme la faiblesse des hommes et efface la force des femmes.

Elle se mérite, il faut descendre vers elle comme l'on se traîne vers l'eau du fleuve, vers une source. Elle trône à l'écart, donjon de l'avidité, des manques et des besoins d'une virilité exacerbée parce qu'armée, compétitive et fantasmée. Flingue ou sexe, du pareil au même : prétention, désir de puissance et de jouissance. Pauvres illusions de domination. Maman dit que le partage ne fait pas partie du marché. On vend ici, on ne donne pas. Certaines jouent à donner, les autres à prendre.

Le long du mur d'enceinte, des bougainvillées condescendent à exposer une fierté indolente, pétales en clochettes rouge grenade, dans leur sillon de terre en rond, pour retenir l'eau et noyer les soupirs des jardinières d'occasion. Un palmier dattier s'ennuie derrière le

portail rouillé et barbouillé de rose lui aussi. L'arbre se débrouille tout seul. Pas besoin de l'arroser : il pousse. C'est tout. Il ne sait faire que ça. Alors il se venge en économisant son ombre portée. Il s'occupe chichement, la tête ailleurs, bringuebalante, le fruit rare.

Je suis née dans un bordel au milieu d'un nulle part, à deux pas de rien. Les prostituées s'occupent souvent mieux des plantes et des hommes que d'elles-mêmes. Les fleurs étaient belles, les putes fanées. J'étais heureuse là-bas, je crois. Une cabane de filles de joie un peu paumée dans un coin de ma mémoire, un coin de chambre, un coin de maison, un coin du désert, un coin du Soudan. Pas loin de l'Égypte, près de la Libye...

Les dunes ici vous infligent leurs années plus sûrement que leur sable. Elles vous aspirent dans leur sablier éternel. Les vents granuleux, leur souffle en papier de verre vous râpent l'âme, le bonheur et l'avenir dès la naissance.

J'ai dû crier. Je ne sais plus. Une sage-femme d'un village voisin a coupé le cordon aux ciseaux. La mère maquerelle – son seul nom officiel, c'était « Samsih », le crocodile – a décidé d'offrir pour l'occasion un bon repas à ses ouailles, du foul¹ avec de beaux morceaux d'agneau, ni trop gras ni trop gâtés, et du pain frais encore tout couvert de farine, au goût de l'opulence, celui qui macule de blanc les lèvres et maquille les visages en clown triste.

1. Ragoût de fèves, plat traditionnel.

On m'a posée sur le ventre tout mou de maman. L'odeur de l'accouchement et la sueur peinent à masquer une essence de jasmin et de fleur d'oranger, une concoction de son invention. J'entends son cœur battre encore la chamade. Le henné de ses mains a coulé un peu sur les draps, dessinant un Rorschach étrange. J'y vois un grand oiseau ailé bienveillant et protecteur. Elle me rapproche de son visage et ses cils, des plumes d'anges, viennent caresser ma peau fripée.

Samsih, vouûtée, les doigts en serres, fait un point, la voix sèche et les lèvres plissées vers le bas comme si elle venait d'avalier le jus d'un citron amer : maman, alitée, ne pourra reprendre le travail que dans deux ou trois jours, quatre maximum. Les hommes sont capables d'aimer les femmes enceintes à louer, moins un corps torturé par le post-partum. Certains veulent des fillettes. Je suis un investissement pour l'avenir, une gêne pour le présent. Elle dit ça en levant son majeur vers le ciel, comme si Allah lui-même était pris à témoin et qu'elle en était l'interprète. Sur son poignet une guirlande de bracelets en or vif crécellent pour appuyer ses prédictions de harpie.

Maman pleure. Je crie fort. J'ai faim. Je bois au sein. Heureuse. Je nais à peine, je ne sais rien. Je devine en flou que l'on vient de sceller ma vie sans qu'elle ait réellement commencé. Ses doigts caressent ma tête, se crispent sur mes langes.

Elle passe le pouce sur mes mains, frotte, compare mon teint miel clair au sien. Un mélange de sombre écorce d'acacia et de lait de chèvre. Un métissage. Même pour un bébé, j'ai les yeux trop clairs. Vert opale

comme l'herbe de contrées pluvieuses et froides. Vert d'eau. Verts comme papa.

Le crocodile trouve que j'ai les cheveux «filasse». Pas assez crépus. «Des poils de chèvre», explique-t-elle non sans gourmandise en imaginant ce que cette bâtarde pourrait ajouter à la qualité de son cheptel.

Je suis un accident. Une vieille sorcière vient chaque semaine, avant la prière du vendredi, passer un onguent malodorant à ces dames. «Pas d'enfants, pas de problèmes», répète-t-elle comme un mantra. C'est elle aussi qui s'occupe des excisions dans les hameaux alentour : «Pas de plaisir, pas d'offense.» Une phrase toute faite, psalmodiée en verset, pour chaque mutilation.

Un médecin tout rabougri, venu de loin, à peine plus sérieux – il se fait payer en «nature» –, fait ce qu'il peut quand une «erreur» arrive. Ici, on l'appelle «la grosse aiguille». Rien de paillard là-dedans. Une peur crue et lucide de ses instruments chirurgicaux et de ses «opérations». Beaucoup meurent de ses interventions, certaines survivent mais sans jamais pouvoir donner naissance à nouveau. «Un mal pour un bien», assène Samsih. Maman a caché sa grossesse autant qu'elle a pu, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour intervenir. Les autres filles l'ont protégée de la rebouteuse, du docteur et de certains clients, ceux qui tabassent parce qu'ils ont payé, parce qu'ils en ont le droit, parce qu'ils le veulent.

Elle m'a gardée. Je n'ai jamais su laquelle de sa foi en l'avenir ou de sa peur de l'avortement m'avaient sauvée. Mais elle ne m'a pas faite toute seule.

Elle me laisse à la garde d'une amie, forte poitrine, appétissante, en ce qui me concerne, au sourire fin,

griffé par une profonde cicatrice sur la lèvre. Un coup. Un stigmaté banal de l'amour quand il est tarifé donc esquiné. Une autre histoire que la mienne. Elle l'oublie, me sourit.

Maman descend sur la route. Un chemin tracé dans le désert par les roues des voitures. Sable tassé, caillasse et ornières. La ligne verte du Nil, au loin, lui montre la voie à suivre sur sa gauche. Les innombrables sacs plastique emportés par le vent et piégés par les épineux enguirlandent de noir, de jaune et de bleu le peu de végétation et les rares parcelles de culture de sorgho quadrillées de rigoles d'irrigation à sec. Ils frémissent sous le vent, impatients d'aller polluer ailleurs, agacés d'être retenus.

Quelqu'un s'arrête à sa hauteur. Oui, il peut l'emmener à quelques pas seulement de sa destination. L'homme exhibe des dents et une haleine gâchées par l'alcool de dattes. Il postillonne sur son Coran et le paquet de mouchoirs devant son volant. Un misbaha¹ pendouille sous le rétroviseur et égrène ses prières à chaque cahot. Le chauffeur est gentil. Un visiteur régulier de la Maison rose. Un calme. Timide. Pas pervers. Impatient, mais courtois. Maigre comme une branche de buisson. Il ne lui demande rien en échange de la course. Il parle beaucoup dans son arabe-mitraillette entrecoupé de nubien. La langue d'ici gronde comme si de vieux fleuves asséchés avaient confié leurs cataractes aux gosiers humains et rebondissaient sur des rochers bien ronds, polis par la marche triomphante et conquérante des archers des

1. Chapelet musulman.

pharaons noirs. Il lui décrit par le menu toutes les difficultés qu'il éprouve à gagner sa vie dans les parages, à ramener de l'argent à la maison. Il a trois épouses. Ça coûte cher. Maman compatit. Les femmes comme ma mère savent écouter. Elle écoute.

Ils arrivent. La maison de fouilles côtoie le chantier et son nuage de poussière. Une installation proprette de plusieurs bâtiments aux murs bien entretenus recouverts d'un enduit ocre clair. Une citadelle dans le désert. Elle sourit. À force de creuser le passé, ces archéologues finissent par reproduire d'antiques forteresses et y vivre. Elle en fait le tour, se dirige vers un champ de trous et de petites pyramides en briques crues.

Elle le repère au loin. Il est en sueur. Les *khawaja*, les étrangers, laissent toujours des lacs d'eau sous le soleil. Ils se dessèchent ici. Un chèche jaune et noir noué sur la tête. Chemise ouverte et pantalon aux poches bâillantes. Ses avant-bras secs et trop blancs, poils sombres, s'agitent dans l'air. Il donne des instructions à de plus jeunes que lui. Elle se souvient de ses visites, mais plus de son nom. Il voulait parler. Normal. L'embrasser beaucoup avant. Inhabituel. Et des préliminaires maladroits d'adolescent mal dégrossi. Pas le seul à faire ça. Elle se rappelle ses yeux grands ouverts et ses mouvements de hanches disco quand il la pénétrait. Original, mais inefficace. Et la fuite précipitée après. La honte au front, le regard fuyant, la liasse de billets, des bouts de papiers poisseux et plus sales que le cul d'un âne, déposée sur le lit à la va-vite comme s'il craignait d'être surpris à payer pour acquitter le

péage d'une hypothétique virilité et de l'assouvissement d'un plaisir canaille et culpabilisant.

Une fille l'observe quelques secondes de trop. Un peu rondelette, brune, démarche de garçon, tee-shirt kaki. Mignonne et dynamique. Il lui fait un signe. Un clin d'œil accompagne qui éteint brièvement un éclat vert d'eau. Maman comprend pourquoi il ne vient plus à la Maison rose : elle doit aimer le disco, il doit apprécier le kaki.

Ma mère s'approche.

Il la voit, la reconnaît, la prend par le coude et l'emmène à l'écart. Il tremble. Son arabe à l'élocution étrange, comme récitée, enfarinée et totalement aplatie, suffit à se faire entendre. Elle lui explique les cheveux filasse et les yeux clairs. La douleur, la joie incommensurable... Et l'avenir en barbelés de velours carmin, aux miradors à l'enduit passé et aux plafonds de glaces au tain grêlé. Ses épaules tombent, le dos se voûte. Il encaisse. Mal. Il l'accompagne jusqu'à la cour intérieure du bâtiment. Ils s'assoient à l'ombre. Il parle. Beaucoup. Trop.

Les hommes, quand ils n'ont rien à dire, utilisent les mots pour se cacher, un peu comme les buissons d'épineux tentent de dissimuler le désert.

Je viens de naître, mais ça, je l'ai compris tout de suite. Je crois...

Maman hoche la tête. Elle saisit. Il lui demande de l'attendre, part lui chercher une citronnade et disparaît dans l'ombre de l'une des pièces donnant sur la placette. Un géant apparaît. Il a dû écouter. Il précise qu'il est le raïs, le chef, ici. Il s'assoit en grimaçant. Ses pauvres

genoux en ont marre de supporter une telle masse. Il a une voix grave et un arabe excellent. Il se présente. Elle attrape un prénom, «Charles», pas facile à prononcer. Il a tout compris : l'autre ne fera rien. Ce n'est pas un homme bon. Peut-être pas un homme du tout. Elle acquiesce : même les rats ont un pénis et des testicules, ça en fait des mâles, pas des hommes. Il rit un peu tout seul et explique : voilà pourquoi il préfère s'occuper des morts millénaires, eux ont la grâce de ne plus exister, certes ils ont dû être casse-pieds à leur époque mais enfin ils ne font plus de mal à personne. Il poursuit, le regard sur le sol : le petit a peur. C'est encore un gamin. Il s'excuse pour lui. La situation est injuste mais c'est ainsi. Il peut aider. Au moins momentanément. De quoi a-t-elle besoin ? Maman a une idée derrière la tête. Elle veut un passeport français pour sa fille, pour moi. Il secoue la tête. C'est bien au-dessus de ses compétences. Il peut en parler à l'ambassadrice de France. Il la connaît. C'est une femme, humaine et attentionnée, elle comprendra. Mais tout se résumera à ce que le père reconnaisse son enfant. Et il en doute. Enfin... Il est absolument certain que l'autre ne le fera pas. Elle sait qu'il a raison. Évidemment, la lâcheté des hommes est un scorpion : la queue empoisonnée et le don de se planquer sous des rochers de prétextes bancals. Un sourire triste accompagne un mouvement de tête fataliste. Il se lève, pose une main grande comme une palme sur son épaule, tapote et lui demande de patienter.

Il s'engouffre là où mon père – que j'ai baptisé «ça» : une chose, un truc, un objet peut déranger sans que cela ait une importance folle, on peut vivre avec – a disparu.

Elle entend des cris. Le costaud parle fort. Très fort. Ça couine dans une langue déliée, des voyelles partout, comme une chanson étrange, une glissade de mots. Des sanglots aigus. Ça renifle. Ça farfouille. Un meuble frotte le sol, une chaise sans doute. Ça chouine encore. Ça se tait. Une porte claque.

Le chef revient. Il traîne «ça» derrière lui. Vraiment : il le tient en étau par le bras. Il le jette devant maman. L'autre trébuche, transpire, pleure, bafouille, clapote des lèvres en silence hors du fleuve, bave des explications ternes comme une journée grise. Il fera ce qu'il peut. Il demande à être pardonné. Il tentera de l'aider. Il ne s'y attendait pas. Il est dans une situation compliquée voire impossible. Il est trop jeune. Il ne sait pas. Il ne pourra pas. Il ne saura pas faire. Et pourquoi ne l'a-t-elle pas prévenu? Et pourquoi avoir gardé l'enfant? Et qu'est-ce qu'elle imaginait?

Maman se lève. Doucement. Lui envoie une gifle de lavandière sur linge sale. Elle se dirige vers une baignoire à l'entrée du réfectoire et se désinfecte les mains au savon.

Ça n'existe plus. Oublié. Effacé. Vaporisé. Spectralisé.

Ça tourne le dos et se replie vers le chantier pour fouiller un tombeau ancien. Il y côtoiera d'autres fantômes, sans doute bien plus consistants que lui.

Le directeur secoue la tête, soupire et fourre une poignée de billets dans sa poche. Il en tire un rouleau de billets. Il dit qu'il a pris tout ce que «ça» avait et ajouté ce que lui pouvait donner. Une belle somme. Il pense qu'il ne doit pas y avoir loin de deux mille dollars, qu'elle sait où le trouver, qu'elle sera toujours la bienvenue

et qu'il fera plus si elle revient. Qu'il s'occupera personnellement du père, verra s'il peut lui faire changer d'avis. Si elle le désire... Ou le virer de son équipe et le jeter dans le prochain vol pour Paris...

Maman fait non de la tête : elle a pris ce qu'il y avait de meilleur en lui, le reste, elle le laisse à l'oubli. Une ordure à la poubelle. Rien de plus. Un vague cageot, une pourriture dans la déchetterie de sa vie. Elle tend la main, saisit la liasse. Elle essuie un peu ses yeux et évite soigneusement de dire merci. Elle veut pleurer.

Mais pas ici.

Elle a plus d'une dizaine de kilomètres à faire. Elle va les arroser de sel mouillé.

Mais pas maintenant.

Elle se redresse en candace, s'éloigne. Un ouvrier du chantier la voit partir avec envie, lui sourit de toutes ses dents bien blanches, agite un bras qui fait comiquement remonter son pantalon au-dessus de la cheville. Il est épinglé sur place d'un regard. Maman sait collectionner les papillons mâles et leurs ailes trompeuses, trop belles et si fragiles. Si douces parfois. Mais leurs corps poilus et leurs langues avides, elle sait aussi les clouer au mur. C'est son métier. La pâle petite chenille affamée dans son berceau de fortune, ça, elle ne l'avait pas prévu. Elle secoue la tête. Une perle de larme s'envole ensemençant le sable. Elle la pense crépiter. Pas convaincue de vraiment l'entendre grésiller, mais elle aime y croire. Seulement pour un instant. Sa peine évaporée au soleil d'Allah, au dieu Râ, à la vie et à la souffrance, grillée sur l'autel divin du désert. Confier de l'eau aux sables brûlants, c'est déjà la folie d'un futur, le pari d'une

renaissance. Elle ébouriffe la mèche de cheveux qu'elle laisse toujours dépasser de son foulard, redevient femme. Elle marche vers le Nil. Elle sent déjà son corridor de vent lui caresser les joues, y déposer le rose qu'il dispense depuis que la vie est devenue humaine.

Elle est belle, ma maman. Je le sais. J'en suis sûre. Et je ne suis plus certaine de grand-chose désormais : à mille ans, on apprend à se méfier. Plus on en sait, moins on comprend.

Elle baisse les yeux, puis regarde au loin. Très loin : l'horizon tremblant en brume de chaleur et quelques oiseaux pour s'y complaire. Puis en contrebas : les eaux calmes du fleuve, boueuses et agacées d'îlots très verts tachés de blanc par les petits hérons, le cou en alerte, leur bec oscillant, la patte prudente. Ici, les reptiles vous surprennent dès que vous vous imaginez en sécurité. Un univers sans hommes, paisible ou pas, sauvage mais hors du temps et de ses petits soucis. La nature et son cycle, sans doute un commencement. Elle aimerait pouvoir être au tout début des mondes. Seule. Mais elle a une fille maintenant. Une continuation. Un avenir. Peut-être...

Elle murmure :

— Amal.

«Espoir», c'est mon nom. Elle se redresse et le balance vers le fleuve : «Amal!» Un faucon, là-haut, lui répond de son cri strident, une vrille dans les tympanes, un relais vers le ciel. Une validation.

Elle crache par terre pour sceller un pacte avec Dieu ou le diable. Peu importe. Du pareil au même.

Je suis la salive de ce défi insensé. Je suis de la bave de migrant. Un résidu de l'Humanité et de son humanité. De ce qu'il en reste. Je suis ce qu'elle a de plus beau parce que de totalement désespéré et d'abandonné. Je suis Amal. Il a beaucoup plus de mille ans, ce nom. Et il a toujours déçu. Je le sais. Il m'accompagne depuis.

J'ai faim. Quand on traverse le monde, il faut manger. Ça, j'en suis sûre.



ROMAN

J'ai mille ans...

Jean-Marie
Quéméner


RÉCAMIER

Cet extrait vous a plu ?

**Retrouvez ce livre
en librairie le 24 août 2023**

ISBN 9782385770037 ; Prix : 20€

Également disponible en format numérique à 14,99€